

Dubois, Paul-André. *Lire et écrire chez les Amérindiens de Nouvelle-France. Aux origines de la scolarisation et de la francisation des Autochtones du Canada*. Québec, Presses de l'Université Laval, 2020, 720 p.

Fannie Dionne

Volume 75, numéro 4, printemps 2022

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1096776ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1096776ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Dionne, F. (2022). Compte rendu de [Dubois, Paul-André. *Lire et écrire chez les Amérindiens de Nouvelle-France. Aux origines de la scolarisation et de la francisation des Autochtones du Canada*. Québec, Presses de l'Université Laval, 2020, 720 p.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 75(4), 108–111.
<https://doi.org/10.7202/1096776ar>

elle aussi aux États-Unis en 1920. Sa recherche infructueuse d'une communauté lesbienne à Montréal incite l'auteur à conclure que l'homosexualité féminine y « demeure pour l'essentiel confiné à l'espace privé » (p. 9). Je me demande pourtant s'il n'y a pas une sous-culture lesbienne à découvrir au sein des mondes de la prostitution et des arts et spectacles, à l'instar de ce que l'on voit en France vers la même époque. Le phénomène des « cirques », des spectacles obscènes montés par des prostituées pour des voyeurs, laisse supposer que les pratiques lesbiennes sont répandues parmi les travailleuses du sexe, au moins à des fins commerciales.

L'auteur a le mérite de comparer la sous-culture homosexuelle montréalaise à celles de diverses autres villes, mais je regrette son choix de se concentrer sur l'historiographie nord-américaine, à l'exception du cas de Londres, retenu en raison de la proximité des systèmes judiciaires canadien et britannique. Le monde homosexuel parisien décrit par William Peniston¹ offre beaucoup de ressemblances avec celui de Montréal, même s'il est plus élaboré, et on peut le supposer connu de certains, étant donné le rayonnement de la France dans le Québec de cette époque. (Une génération plus tard, la duchesse fictive de Michel Tremblay se rendra à Paris imbue d'histoires sur les « fameuses pissotières ».) À part cette omission, *Grossières indécentes* est une étude fouillée et originale qui constitue une avancée notable dans notre connaissance de l'histoire LGBT.

LESLIE CHOQUETTE

Institut français, Université Assumption (Massachusetts)

Dubois, Paul-André. *Lire et écrire chez les Amérindiens de Nouvelle-France. Aux origines de la scolarisation et de la francisation des Autochtones du Canada*. Québec, Presses de l'Université Laval, 2020, 720 p.

À la suite de ses recherches sur le chant dans les missions en Nouvelle-France, Paul-André Dubois, professeur titulaire au Département des sciences historiques de l'Université Laval, nous propose *Lire et écrire chez les Amérindiens de Nouvelle-France. Aux origines de la scolarisation et de la francisation des Autochtones du Canada*. Cette recherche se démarque par son ampleur et surtout par le minutieux travail de reconstruction de la

1. William Peniston, *Pederasts and Others : Urban Culture and Sexual Identity in Nineteenth-Century Paris* (New York, Harrington Park Press, 2004).

vie de jeunes Autochtones alphabétisés aux 17^e et 18^e siècles, au moyen de lettres, registres, mémoires, récits de voyage et autres documents consultés dans des dizaines de fonds d'archives.

L'ouvrage analyse donc la rencontre de l'univers de l'écrit et de l'oralité sur le territoire de la Nouvelle-France, s'attachant plus spécifiquement au projet d'alphabétisation et de francisation des Autochtones. Ce qui comble un vide historiographique certain. En effet, aucun chercheur n'était encore entré dans le détail de l'histoire de la scolarisation des Autochtones par les ordres religieux (jésuites, sulpiciens, ursulines, récollets, etc.) en Nouvelle-France de 1600 à 1800. La francisation des peuples autochtones fut-elle un échec (du point de vue des colonisateurs), comme le dénonçaient déjà des témoignages de l'époque ? Il faut nuancer, soutient Dubois, puisqu'« au terme de cette étude, il ressort que l'école, sous ses multiples expressions, a produit des résultats plus importants que ne voulaient alors le croire ses détracteurs » (p. 594). Pour étayer son propos – en usant de notes de bas de page pour donner quantité de détails sans nuire à la fluidité du texte principal –, Dubois replace le travail de scolarisation en Nouvelle-France dans le contexte mondial (dont la Nouvelle-Espagne, Nouvelle-Angleterre), et plus spécifiquement français. En effet, il faut connaître le contexte politique, social, religieux et économique de la métropole pour comprendre comment et pourquoi les politiques d'alphabétisation/francisation en Nouvelle-France ont varié au fil du temps. En suivant un ordre chronologique, les chapitres abordent cette problématique sous plusieurs angles.

Le premier chapitre se penche sur les premières et difficiles tentatives de scolarisation et de francisation des Autochtones – par un séminaire, un voyage en France, etc. – du début jusqu'au milieu du 17^e siècle. Les deux chapitres suivants portent sur le travail auprès des garçons, puis des filles autochtones dans la deuxième moitié du 17^e siècle, alors que Louis XIV prend personnellement le contrôle de la colonie. Frontenac souhaitant franciser les Autochtones, les communautés religieuses doivent alors s'accommoder, très diversement, de cette commande. Ces chapitres présentent aussi des cas d'élèves qui fréquentent une institution d'enseignement dans la colonie. Administrateurs et religieux espèrent que ces enfants francisés, mais pas toujours alphabétisés, deviendront des médiateurs et, pour les filles, des épouses chrétiennes.

Les finances de la France et de sa colonie ne sont pas reluisantes au début du 18^e siècle, détaille le chapitre 4, ce qui affecte l'effort de francisation des Autochtones. La difficulté des missionnaires à apprendre les

langues de ces derniers constitue un autre problème à cette époque. C'est dans ce contexte que le mythe de l'échec de la francisation prend forme. De plus, l'éducation des enfants d'origine européenne, dont des Britanniques capturés, commence à primer sur celle des enfants des Premières Nations. Ainsi, dans le chapitre 5, qui présente quelques élèves – surtout des filles – ayant appris à lire et à écrire, on découvre que beaucoup ont des origines mixtes (française, anglaise, autochtone) ou sont des enfants de personnes influentes, ce qui agit sur leur parcours individuel.

Le chapitre suivant montre comment l'écrit et la langue française se sont taillé une place au sein des cultures orales autochtones. Ces adaptations attestent que la binarité entre les concepts d'oralité et de scripturalité ne convient pas pour décrire une réalité remplie d'exemples d'un entre-deux, notamment sur les wampums latinisés. En parallèle, Dubois avance que l'apprentissage du français s'est poursuivi au-delà des écoles. Le chapitre 7 s'intéresse pour sa part à l'*inscriture*, « néologisme destiné à rendre compte de la nature glyphique des marques mnémotechniques amérindiennes ... récupérées et réorientées vers des usages catéchistiques » (p. 366), comme les hiéroglyphes mi'kmaq.

Les deux derniers chapitres nous entraînent au crépuscule de la Nouvelle-France. Le chapitre 8 détaille les rivalités entre les empires anglais et français ainsi que le rôle de la scolarisation des Autochtones dans l'acquisition de leur loyauté. Enfin, le dernier chapitre explore le rôle nouveau de l'école et de l'écrit pour plusieurs membres des Premières Nations après la Conquête. Pour terminer, l'annexe – des tableaux réunissant les mentions de l'écrit dans les dictionnaires bilingues rédigés par les missionnaires, quoique sans la traduction en langue autochtone – montre encore le rigoureux travail de recherche de l'auteur.

J'apporterais deux critiques et un espoir à cet ouvrage. D'une part, il est surprenant de voir le terme « Amérindien », que l'Assemblée des Premières Nations Québec-Labrador ne recommande plus, apparaître dans cet ouvrage de 2020 aux côtés d'ethnonymes qui ne sont plus utilisés, comme « Esquimaux ». D'autre part, il manque une nécessaire critique du colonialisme et de l'entreprise missionnaire. Par exemple, le tout dernier paragraphe, qui décrit l'école comme « l'expression d'une volonté sincère d'intégrer les alliés amérindiens au projet colonial ... » (p. 603), ne prend pas en compte les ravages de ce projet ou la manière dont lesdits alliés le percevaient.

Enfin, on pourrait espérer voir, grâce à la masse documentaire réunie, une suite à cet ouvrage, examinant cette fois plus précisément la perspec-

tive autochtone de la scolarisation, à la manière du livre *Red Ink* de Drew Lopenzina (2012). En effet, si Dubois explique, par exemple, que l'alphabétisation permettait aux Autochtones de se hisser dans la société ou, avec la Conquête, de se positionner comme groupes distincts, le lecteur reste sur sa faim quand il souhaite comprendre plus en détail l'agentivité des Autochtones. Une telle entreprise n'était toutefois pas dans le spectre de l'étude, qui s'inscrit dans le champ de l'histoire de la Réforme catholique et non dans celui de « l'histoire dite amérindienne » (p. 9). Souhaitons donc que s'approfondisse la recherche sur la manière dont les peuples autochtones ont envisagé la francisation et la scolarisation. Entre-temps, l'ouvrage de Dubois permet de bien établir les différents réseaux d'influence autour de l'éducation en Nouvelle-France, en plus d'offrir plusieurs cas d'étude inédits. Ce nouveau livre, incontournable pour s'initier au sujet, donne ainsi amplement matière à réflexion.

FANNIE DIONNE
Université du Québec à Montréal

Englebert, Robert et Andrew N. Wegmann. *French Connections. Cultural Mobility in North America and the Atlantic World, 1600-1875*. Baton Rouge LA, LSU Press, 2020, 276 p.

Les livres collectifs prennent tout leur sens lorsqu'ils cherchent à incarner une évolution majeure de l'historiographie, et c'est bien le cas du volume dirigé par Robert Englebert et Andrew N. Wegmann, *French Connections. Cultural Mobility in North America and the Atlantic World, 1600-1875*. Ses neuf contributions sont encadrées par une introduction programmatique des deux éditeurs scientifiques ainsi que par une dense postface de Brett Rushforth. Trois des neuf contributions sont, par ailleurs, signées de deux auteurs, ce qui accentue la dimension collective de l'ouvrage qui va au-delà d'une simple agrégation de recherches isolées. Les éditeurs scientifiques ont su, de surcroît, associer plusieurs générations d'historiens et d'historiennes dont certains, comme Christopher Hodson et Brett Rushforth ou Robert Englebert et Guillaume Teasdale, ont déjà publié ensemble. Les uns revisitent des chantiers sur lesquels ils font depuis longtemps autorité, alors que les autres ont fait leurs études doctorales dans les années 2010 et 2020. Les collègues réunis dans ce volume travaillent pour la plupart dans des universités étatsuniennes ou du Canada anglophone. Ils sont les acteurs